

La Dernière Bombe

Nouvelle polynésienne

Dans la baie de San Francisco :

- Les Impies ont-ils répondu, Laghmian, mon maître ?
- Pas encore Shashlhik. Tu attends patiemment mes ordres.
- J’attends, Laghmian, mon maître. Je suis prêt au sacrifice suprême.
- Je le sais Shashlhik. Tu en seras récompensé au centuple.

oOo

À des milliers de kilomètres de là, pour être précis, à l’Elysée : le Président Foirac avait convoqué son Chef des Affaires Atomiques, le général de Gherlass.

— De Gherlass, je vous ai fait venir pour une affaire qui me tient à cœur. Vous savez que nous avons signé le Traité d’interdiction des essais nucléaires (TICE) le 24 septembre. À partir du 31 janvier au soir, nous ne ferons plus péter de bombes et deviendrons de féroces avocats de l’interdiction. Vous me suivez ?

— Très bien, Monsieur le Président, répondit de Gherlass, pensant à sa prochaine retraite bien méritée, dans son château du Loir-et-Gers, lui, pacifiste né, et qui était si las de toutes ces histoires de bombes.

— Bien. Mais voilà, nous avons parfaitement le droit d’en faire péter une avant la date d’application du traité.

— Mais... ne pensez-vous pas que ce ne soit pour le moins contradictoire et immoral ?

— Non, non. Nous sommes dans la légalité. On va leur montrer ce qu’on peut faire, nous les Français. Je veux qu’on fasse péter une dernière bombe avant l’interdiction. Pour finir en beauté, un ultime feu d’artifice ! Vous me prenez une bombe, au hasard, dans nos silos de stockage, vous l’envoyez à Moru, ou à Fanga, enfin là où vous savez, et vous me la faites péter dans la dernière semaine avant l’entrée en application du traité.

— C’est que...

— Quoi, qu’est-ce qu’il y a encore ?

— C’est que... une bombe prise au hasard dans nos silos, il n’est pas absolument sûr qu’elle... pète.

— Quoi, c'est ça ma force de frappe, c'est pour ça que je me balade partout avec de quoi donner l'ordre d'écraser la moitié du monde, avec des bombes dont on n'est pas sûr qu'elles pètent !!

— C'est pourtant comme cela. Vous avez fait votre service dans les blindés, Monsieur le Président. Vous savez combien il est difficile d'avoir tous les engins d'une écurie capables d'avancer.

— Ah, ne m'en parlez pas, même pour une parade, quant à une vraie guerre... J'en frémis.

— Ecoutez, j'ai une idée. Pour que cela marche, le mieux ce serait qu'on vous construise une bombe aux petits oignons, avec du matériel frais, nos meilleurs spécialistes et tout de notre côté. Ainsi, on aurait beaucoup plus de chance qu'elle... pétât. Et même, à y penser, voyez-vous... il vaudrait encore mieux qu'on vous en fabrique deux. Là, ce serait bien le diable si....

— Entendu, s'il faut en passer par là. Exécution.

Et c'est ainsi qu'à Fangataufa, le 27 janvier 1996, la dernière bombe française péta, dans toute sa gloire.

Dès le lendemain, toutes les installations des sites, n'ayant plus d'utilité, furent démantelées. Comme lorsque les Américains quittèrent Bora Bora à la conclusion de la dernière guerre mondiale, il était difficile, quasi impossible de récupérer, trier, évacuer l'immense quantité d'objets variés. Et il y en avait des choses ! Des tracteurs, des grues, des remorques, du matériel de cuisines, des frigidaires, des pelleuses, un chasse-neige, oui, oui, deux traîneaux, oui, des caisses de condoms, du matériel médical, des postes de soudure, de la nourriture en boîtes, paquets, bouteilles, bocaux, flacons, des couvertures, des tentes, des habits de protections nucléaires, des télévisions, des cache-nez, des ordinateurs, du papier toilette, des bics, des casques de protection, des truelles, des serre-joints, des trusquins et des pinces à sucre. Il y avait encore de grands hangars pleins de larges caisses dont le contenu n'était indiqué que par des chiffres et des lettres dont on ne connaissait pas toujours la signification. On commença, devant l'ampleur de la tâche, par pousser ce qu'on pouvait à la mer à coups de bulldozers.

Un fier représentant de l'armée, l'adjudant Tyfriss, avait été nommé responsable de l'opération. Devant l'ampleur du gaspillage, Tyfriss, qui avait été élevé dans une pauvre famille de paysans lozériens, comme son nom ne l'indiquait pas, s'émut. N'y aurait-il pas moyen de récupérer quelques objets, certains pouvaient être utilisés, vendus, donnés ? Il était marié à la fille aînée de la célèbre et prospère maison de commerce de Papeete, les Ni Haoma. Sa femme n'était pas exactement l'épouse qu'il avait choisie, mais... Venant demander la main de la plus jeune fille, il avait été merveilleusement bien accueilli, on se réjouissait de l'avoir pour gendre. Toutefois, après plusieurs bouteilles de vin de riz pour fêter l'évènement, il repartit, fiancé à l'aînée des filles, qui en bonne logique devait convoler avant sa cadette. Elle était presque aussi jolie que sa jeune sœur ! Tyfriss devint 'premier gendre' avec tout le respect dû à son nouveau rang.

Il revint vite à Papeete voir son beau-père. Il lui expliqua son idée, qui fut vite comprise. Il s'agissait de faire mettre le déblaiement des sites en adjudication ; une

adjudication rapide et sans grande publicité, et tout ce matériel hétéroclite et pléthorique se revendrait facilement à Papeete avec bénéfice. Il fut facile, en graissant quelques pattes, de convaincre le gouvernement, l'armée, le CEA, la SDFP et la SPA, que cette solution était de loin la plus économique ; non seulement l'Administration était payée mais elle n'avait pas à lever un doigt pour faire le travail. Tout le monde y gagnait. La maison Ni Haoma remporta facilement l'adjudication.

Le père Ni Hao-ma, utilisant toute sa flottille de goélettes et louant plusieurs LCVP, réussit, en relativement peu de temps, à transporter tout le matériel, qu'il logea dans de grands entrepôts qu'il venait d'acquérir à la faillite d'une entreprise, tout au fond de la vallée de la Punaruu. Petit à petit, les matériaux et autres objets se vendaient, amenant un bénéfice substantiel. Le 'premier gendre', Tyfriss, fut largement récompensé de son initiative.

oOo

— Toujours rien des Impies, Laghmian, mon maître ?

— Pas encore Shashlhik. Rapproche toi très lentement de la ville et continue à attendre mes ordres.

— Très bien, Laghmian, mon maître.

oOo

Dans les mêmes moments, Hector, le deuxième fils Ni, revint des Etats-Unis, muni d'un brillant Doctorat en études nucléaires, et d'une non moins brillante épouse Américaine, elle-même Docteur en informatique. Ils venaient passer six mois de sabbatique avant d'entreprendre des études post-doctorales. On les mit au courant de la fameuse affaire. « Très bien, félicitations, dit Hector, nous aiderons, si nous n'avons rien de mieux à faire ». En fait, Hector et Clarissa trouvèrent la chose amusante et mirent à profit leur intelligence et leur sens logique ; ils devinrent responsables des multiples marchandises accumulées à la Punaruu.

Aidés de quelques ouvriers et chauffeurs, le jeune couple faisait ouvrir les caisses les plus près des portes du premier hangar, identifiait le contenu, et l'enregistrait immédiatement, sur tables et bases de données, qui volaient à tire d'ailes électroniques dans le grand ordinateur central de l'organisation Ni Haoma. Les chauffeurs recevaient en retour l'ordre de se diriger vers les magasins Ni ou les magasins de leurs clients. En même temps, pour ce qui ne pouvait être vendu immédiatement, Hector mettait de l'ordre dans toutes ces caisses, sacs, ballots, paquets, réservant des allées, organisant des coordonnées en lettres et chiffres qui permettraient de tout retrouver quand ce serait nécessaire.

Chaque jour, les entrepôts ressemblaient davantage à ce qu'ils étaient, ou eussent dû être dès le début, des réserves ordonnées de marchandises connues.

Alors qu'elle saisissait un lot de combinaisons de protection anti-nucléaires dans son ordi, Clarissa s'étonna :

— Je me demande, Hector, si toutes ces choses, venant de sites nucléaires, ne sont pas un peu radioactives ?

— C'est peu vraisemblable. Les tirs étaient souterrains, avec le maximum de sécurité. Tout le monde avait librement accès à toutes ces marchandises et s'en servaient.

— Tout de même, j'aimerais être sûre. Nous pourrions au moins mettre ces combinaisons.

— On n'est guère agile avec cela et c'est chaud.

— Tout de même, je voudrais être sûre. Et si j'étais enceinte. Je ne veux pas prendre de risque.

— Pour te faire plaisir...

Il sortit son Vini9G et, poussant la surface du doigt avec légèreté, il atteint le compteur de Geiger, et partit dans les montagnes de marchandises, puis fit le tour intérieur du hangar.

— Non, rien à craindre. Pas plus radioactif que ce Vini lui-même et nos montres.

— Je suis rassurée. Mais, et les autres hangars ? On y est allé, et on y retournera. Vas les tester, veux-tu ?

Hector revint, un peu inquiet.

— Le troisième hangar est un peu positif, et augmente quand j'avance vers le milieu. N'y viens pas. Je vais mettre un de ces scaphandres et en avoir le cœur net.

Il revint très excité.

— Une caisse, en plein milieu, est très radioactive, 999 becquerels. C'est la seule. Elle n'a pas de marques imprimées, du moins sur les faces que j'ai pu voir. Seulement, à la craie rose, à la main, mal écrit 'Petite fille'.

Il revint le lendemain, seul. Bien protégé, il réussit, avec l'aide d'un tracteur à chargeur frontal à dégager la caisse. Pas plus d'indications, ni de sigle de radioactivité. Quelle négligence. Son compteur s'emballait. Il tira les clous avec précaution et souleva le couvercle...

— Ç'en est une. *Shit* ! Une bombe atomique ! *Shit* ! *Shit* !

Pour une surprise, ç'en était une. La surprise fut suivie de la peur et du souci « Qu'est-ce qu'on va faire de cela ? ». Comment protéger quiconque, sans attirer l'attention, et quid de ceux qui ont pu être exposés ?

Il remit le couvercle. Et se souvenant qu'ils avaient déjà trouvé des caisses contenant des feuilles de plomb dans le premier hangar, il en transporta quelques unes avec le tracteur et les posa tant bien que mal sur la caisse, tout en pensant à la dérision de son action. Il quitta enfin sa combinaison et ferma la porte, écrivant au feutre « Défense d'entrer, fuite de gaz, danger ».

Hector ne se confia qu'à Clarissa, pas un mot à la famille ni à personne d'autres.

Que peut-on faire d'une bombe atomique ? *This is the question*. Ils utilisèrent les méthodes enseignées. Une pensée rationnelle. Des questions bien posées, dans un ordre cartésien ; puis pour les réponses, oublier toute logique, des réponses spontanées, folles, libres, tous azimuts, le *brain storm* absolu, le *brain ouragan*, débridé, sans limite, chaotique, destructeur. C'était le seul moyen. La question ultime était « Qui peut vouloir une bombe atomique, qui peut nous en débarrasser, s'en servir, l'anéantir, qui en a besoin ???? Oui, qui a besoin d'une bombe, pas chère, tout prête, et qui pourrait venir la chercher là où elle est ? ». Réponse : des pays en guerre, des terroristes. Cela ne manque pourtant pas, mais il faut les contacter, et Hector et Clarissa, étudiants modèles, ne fréquentaient pas ce genre de milieu.

Hector passa plusieurs mois pour enfin trouver, sur un site Internet bien dissimulé, le mode d'emploi de ce modèle précis de bombe. Il fallut plus de six mois encore pour rédiger une annonce sur Internet encore, qui offrait une bombe atomique sans le dire tout en le disant. Enfin des contacts finirent par se matérialiser. On débattit du prix de vente. Le prix demandé payerait de tous les efforts pour se débarrasser de l'engin ; 60 millions de dollars US n'étaient pas trop. Vingt millions furent déposés dans plusieurs banques de paradis fiscaux. Qui seraient suivis de la même somme après la livraison accompagnée des explications techniques. Enfin le reliquat serait versé si la bombe se conduisait comme une bombe doit se conduire. Organiser la livraison ne fut pas simple. La bête fut emmaillotée dans des cercueils de plomb. Hector, avec l'aide de ses quatre frères, qu'il avait enfin dû mettre au courant avec la promesse d'une substantielle partie du magot, réussit à la mettre à bord de l'un de leurs luxueux yachts. Par une nuit de nouvelle lune, le yacht partit doucement, aussi silencieux que possible. A plus de dix milles de Tahiti, un vieux rafiote, déguisé en pêcheur coréen, tous feux éteints, attendait. Le transbordement fut facilité par l'usage de palans et d'un personnel silencieux et appliqué qui avait revêtu les combinaisons de protection amenées avec la bombe. Avant de détacher les palans, les fils Ni attendirent la confirmation par Vini que la somme convenue était bien créditée à leurs comptes en banque.

oOo

— Toujours rien des Impies, Laghmian, mon maître ?

— Pas encore Shashlhik. L'heure que j'avais donnée aux Impies est passée. Ils n'ont pas daigné répondre à nos conditions, ils nous humilient et gardent prisonniers nos frères martyrs. Je leur donne encore une minute, et la ville de San Francisco sera réduite en cendres. Le moment est proche, ne te trouble pas, Shashlhik.

— Non, mon maître, je suis très calme.

— Mets ton doigt sur le bouton rouge, prêt à appuyer.

— J'ai le doigt sur le bouton rouge, Laghmian, mon maître.

— Que la volonté du Juste Très Haut soit faite. APPUIE !

Shashlhik regarda avec un peu de regret le ciel où il allait bientôt être, et appuya de toute sa force.

.....

.....Il ne se passa rien.

Pas le plus petit bruit. La bombe était là, toute bête. Shashlhik gardait le doigt sur le bouton rouge, toujours enfoncé. Le *Queen Elizabeth* passa, enguirlandé de touristes, innocents du destin auquel ils venaient d'échapper.

— Laghmian, mon maître, il ne se passe rien.

— Shashlhik, tu as bien appuyé ?

— Bien sûr, mon maître. J'ai encore le doigt sur le bouton.

— Sacrés Frankousis, mêmes pas capables de faire une bombe qui pète !!!

Et c'est ainsi que la deuxième bombe confirma les appréhensions du Général de Gherlass. Hector se débarrassa de sa terrible découverte et y gagna quelques millions de dollars pour sa peine qui fut grande. Et la 'Petite fille' fut une bombe modèle, car elle ne tua personne. Elle mériterait le Prix Nobel de la Paix.

Teva Gaillard

Copyright © 2012 Teva Gaillard

Les événements et personnages ci-dessus sont de pure fiction. Toute ressemblance avec la réalité ne pourrait être que pure coïncidence.

Notes : La scène se passe essentiellement en Polynésie Française à la fin des essais nucléaires. Moru et Fanga signifient Moruroa et Fangataufa, les îles où avaient lieu les essais nucléaires. La Punaruu fut une belle vallée, au sud de Papeete, maintenant entièrement bâtie et devenue zone industrielle. Le Vini est, à Tahiti, le téléphone portable, du nom tahitien d'une petite perruche qui pépie.